

# école Un cours d'histoire qui questionne la guerre

On se souvient avoir « appris » la Guerre des Gaules ou les rapports suzerain-vassal ; moins d'avoir sué sur la Première Guerre mondiale. Pourtant, hier comme aujourd'hui, elle fait partie de programmes scolaires, ici en 5<sup>e</sup> là en 6<sup>e</sup> secondaire. Elle est l'un des « moments clés » à étudier, comme on peut le lire dans le document du ministère de la Communauté française définissant les compétences terminales. « *La finalité du cours d'histoire, dit-on, est d'aider le jeune à se situer dans la société et à la comprendre afin d'y devenir un acteur à part entière* ». Le langage est complexe, mais il semble avoir été intégré par les principaux acteurs : les pédagogues.

Maître de stage et professeur d'histoire à Decroly (Uccle, pédagogie active), Julie Versele est intransigeante sur la Première Guerre mondiale et l'intérêt qu'il y a pour les élèves de s'y plonger, « *parce que, estime-t-elle, on ne comprend pas le XX<sup>e</sup> siècle sans comprendre la Première Guerre mondiale. C'est la matrice du XX<sup>e</sup> siècle* ». Les années 14-18, ce serait tout ou presque : « *Ce n'est pas que la guerre, il y a aussi la révolution bolchevique, le génocide arménien. Les guerres de Yougoslavie découlent de ça aussi, la crise de 29, le mouvement flamand, la question des femmes...* »

## Dans le car qui mène les élèves à Ypres, on regarde Un long dimanche de fiançailles de Jeunet

Pour elle, toutes les déclinaisons sont bonnes. Il y a le cours, bien sûr, mais aussi les visites sur des lieux emblématiques, comme à Ypres, où certaines tranchées ont été excavées : « *On leur fait*

*aussi découvrir le cimetière britannique et le cimetière allemand. C'est une visite qui se fait en néerlandais, ce qui permet de travailler l'interdisciplinarité. L'après-midi, on va au Flander's Field (NDLR : le musée flamand de la Première Guerre mondiale)* ».

Il lui est arrivé aussi de leur demander de réaliser un film sur ce thème, mais, là, « *c'était un peu trop !* ». « *Ils ont travaillé jour et nuit* », se souvient-elle, sachant aussi que le public de son école, privilégié, délire peut-être plus facilement les cordons de la bourse pour permettre aux enfants de participer aux excursions.

À l'Athénée Victor Horta de Saint-Gilles, situé à quelques kilomètres de là, David Vansimpson a face à lui un autre public, beaucoup plus mixte, puisqu'on accueille ici, beaucoup de primo-arrivants. Mais la démarche reste la même, à savoir confronter des jeunes parfois complètement ignorants de cet épisode de l'histoire – « *ils ont beaucoup plus de repères avec la Deuxième Guerre mondiale* » – à des éléments concrets du passé. « *Nous les emmenons aussi à Ypres mais pas chaque année*, explique le prof d'histoire de 43 ans, *ou au Cinquantenaire pour le musée de la Première Guerre mondiale* ».

En charge de la didactique en histoire à l'ULB – il a succédé il y a un an à Anne Morelli –, Pierre Van den dungen explique qu'aujourd'hui, « *même si certains le regrettent, il n'y a plus de récit de batailles* » : « *Les questions que l'on se pose sont multiples, comme par exemple ce qu'ont fait les femmes pendant la guerre, ce qu'ont fait les pays non-européens, mais qui, étant colonisés, ont participé à l'effort de guerre...*

*Mais la difficulté, quand on s'adresse à des élèves du secondaire, c'est d'aborder ces problématiques sans donner un cours linéaire* ».

C'est, dit-il, le souci des historiens : vulgariser des matières complexes alors qu'il y a un gouffre énorme entre ce qui figure dans les manuels scolaires et le foisonnement de la recherche en histoire contemporaine. D'autant qu'une grosse part des publications sacrifie aujourd'hui à la mode du témoignage, du récit, de l'incarnation – ce que Pierre Van den dungen appelle « *la guerre à hauteur d'homme* ». Une approche intéressante, sauf que, explique l'historien, « *quand on va traduire, il faut rappeler le contexte. On ne peut pas faire abstraction des causes, des conséquences ou de la géostratégie* ».

La manière d'enseigner l'histoire a donc évolué. Selon lui, on est passé d'une histoire événementielle à une histoire qui questionne après 1968. Elle tient aussi compte d'un public de plus en plus mélangé : « *C'est inévitable, parce qu'on est toujours en interaction avec l'auditoire. L'autre facteur qui a accéléré l'évolution, c'est la composition sociologique des historiens : plus de femmes et moins de bourgeois blancs mâles ! Les questions que se pose l'historien sont aussi marquées par son parcours personnel. Enfin, l'enseignant, aujourd'hui, doit être à l'écoute de son public, mais aussi d'internet, désormais riche de sites en opposition avec la culture officielle et dont les élèves, aussi, se nourrissent* ».

Le cours d'histoire serait, pour ces raisons, celui qui a dû le plus s'adapter : « *Il ne s'agit pas ici de démagogie, mais de citoyenneté et de vivre ensemble* ». ■

FABRICE VOOGT